

L'artiste et le fou La maison sous verrous a-t-elle des fenêtres ?

Marcelle Ferron

Volume 14, numéro 1, automne 2001

Où est la marge ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1074162ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1074162ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ferron, M. (2001). L'artiste et le fou : la maison sous verrous a-t-elle des fenêtres ? *Frontières*, 14(1), 58–58. <https://doi.org/10.7202/1074162ar>

L'artiste et le fou

La maison sous verrous a-t-elle des fenêtres ?

Marcelle Ferron¹
(1924-2001),
peintre, sculpteure et verrier.

Je ne suis pas psychologue ni psychiatre... je suis artiste. On a souvent rapproché le fou de l'artiste ; et ce qui m'intéresse, ce sont leurs différences et les questions qu'elles soulèvent.

Un artiste tente d'exprimer ses virtualités et de prouver ainsi son autonomie, condition première de sa liberté. Cette quête dure toute la vie, elle me transforme et transforme mon expression ; il y a métamorphose.

Un fou a dit en peignant : « Je suis incapable d'agir, incapable de faire de choix, je n'ai pas confiance en moi » et l'artiste, lui, reconnaît dans le FAIRE tout le contraire de ces dires. D'ailleurs, les deux, par le FAIRE attaquent par la couleur la feuille blanche, la créativité du matériau agit sur eux ; ils y trouvent l'action, le choix et la confiance qui constituent chez l'artiste une recherche de la beauté qui peut être considérée chez l'individu réprimé comme une amorce du vécu qu'il a désappris souvent depuis des années. En somme la principale différence serait-elle que l'un procède par liberté et l'autre par compensation ?

À la recherche de l'identité personnelle sous-tendue par l'inconscient correspondent peut-être les expressions qui se diffusent à partir de celui-ci : la couleur, réalité fondamentale de l'écriture plastique, qui se trouve à projeter hors de celui qui peint ce qu'il ignore en lui-même et qui se trouve de la sorte un moyen de réinsérer, de voir réapparaître devant ses yeux l'identité, en évitant les interdits du mot.

Il semble que si le fou s'exprime, on l'enferme dans un symbolisme. Il peint ses chaînes, elles sont siennes, mais cette contemplation morbide ne me semble pas très exaltante. Si je fais un trait, j'agis, j'ai du courage, si j'en fais deux et trois qui se

« causent », j'ai un peu, beaucoup confiance en moi... et si ce monde de mon expression devient une réalité que j'organise, que je structure, qui me structure, je suis guérie. J'ai apprivoisé ma folie, je peux en vivre et personne n'y trouvera rien à redire ; cette folie n'est pas une maladie.

Il y a aussi communication avec autrui ; ce n'est pas un voyage en circuit fermé « qui ne renvoie que sa propre image ». Pourquoi ces pouvoirs de création et de communication ne sont-ils vécus que chez certains individus qui ne semblent pas être ceux qui en ont le plus besoin ?

Le tableau est un tout qui se voit d'abord comme tel et l'analyse se déroule ensuite ; le cheminement est aléatoire et plusieurs cheminements sont possibles (l'analyse de la promenade de l'œil). Pourquoi cette dimension semble-t-elle oubliée en art-thérapie ?

On dit que l'artiste comme le fou tente de se délivrer de son sentiment de culpabilité. Le changement de la vision du monde ne serait donc dû qu'à la culpabilité ? Pourquoi l'homme ne peut-il pas s'emparer d'un matériau qui devient pour lui un microcosme ? Pourquoi ne dit-on pas la même chose d'un savant, d'un mathématicien ? « Le phénomène de régression serait commun à l'artiste et au malade », ce qui donne à penser que pour ces doctes personnes, l'art n'est pas une quête de progression lucide. L'artiste se guérit lui-même parce qu'il crée un univers qui lui est propre, mais qui est réel et qui participe aux grandes lois du grand univers. Le fou semble s'interdire ce droit à la créativité. Ainsi s'enferme-t-il quelquefois dans le sujet du tableau qui est une maladroitie photo, en gros plan, de sa maladie.

Le sujet d'un tableau perd de sa signification avec le temps. La symbolique des tableaux de Cranach² m'est inconnue parce que trop hermétique, mais ces tableaux me fascinent d'autant plus qu'ils sont loin de mes apparentes préoccupations.

Le désir d'explorer le monde intérieur – extérieur n'est pas pour y lire sa maladie mais pour en vivre. La lucidité ne règle rien si elle n'est faite que sur l'aspect négatif de la maladie. La créativité peut la rendre positive.

L'univers intérieur du malade nous donne l'impression d'une maison sous verrou : la maison de l'artiste l'est aussi mais lui, il rentre par les fenêtres ; il a gardé le besoin du jeu, le fou l'aurait-il perdu ?

L'artiste se protège contre les assassins de l'imaginaire ; le fou est à leur merci... Et comme disait je ne sais plus qui : « le profit que l'on tire à être créateur, c'est de l'être ». C'est une façon d'être, mais peu recommandable pour qui n'aime pas les êtres libres.

Le fou et l'artiste sont des gens très mal vus en cas de dictature. Auraient-ils en commun les deux faces d'une même médaille ? L'un refuse l'aliénation sociale et culturelle, l'autre la vit.

Tout ça pour dire que ce qui a pu me servir de maître à penser, d'équilibre, de constat de ma vie, de jeu, de fête, de hantise, toutes choses partagées avec les enfants, est accessible à tout homme. Le fou ne s'accorde pas cette arrogance, ce droit, cette croyance en l'homme, cette superbe des superbes ; chaque homme est maître de son univers intérieur et ni l'autorité ni la haine ne peuvent rien contre ça.

L'artiste vit sa culture ; son présent est lié à son devenir ; le faire lui semble manquer d'espace existentiel.

Notes

1. Texte d'une allocution prononcée à l'occasion d'une exposition d'art psychopathologique, regroupant des œuvres de patients du Centre hospitalier Robert-Giffard de Québec, présentée à Paris, au Centre culturel canadien, à l'automne 1974.
2. Peintre allemand, 1472-1553.